

Mon oncle Antoine

Janick Beaulieu

Number 67, December 1971

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51496ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaulieu, J. (1971). Review of [Mon oncle Antoine]. *Séquences*, (67), 14–18.

Une complicité diabolique

J.C. - Avez-vous des projets immédiats ?

C.J. - Je n'en ai qu'un : **Kamouraska**. D'ailleurs, je ne pense jamais au-delà du film que je suis en train de préparer. C'est peut-être la raison pour laquelle j'ai si peu produit. Quand un film est terminé, je me retrouve tout bête. Et alors je pense à commencer quelque chose.

J.C. - Comment vous est venu le projet de **Kamouraska** ?

C.J. - La sortie du roman a été un succès foudroyant. Bien des gens, autant en France qu'ici, ont pensé porter ce roman à l'écran. On est venu me demander si je voulais faire un film avec **Kamouraska**. J'ai évidemment dit oui. J'avais commencé à travailler sur un projet de film avec Clément Perron. Le tout a été interrompu.

J.C. - Actuellement vous en êtes au stade du scénario ?

C.J. - Nous sommes très avancés. Le tournage va débuter en février. Toutefois, il res-

te beaucoup de travail préparatoire à faire parce que **Kamouraska** n'est pas un roman facile à porter à l'écran.

J.C. - Qui travaille au scénario ?

C.J. - Le scénario est écrit par Anne Hébert et moi-même. Anne Hébert va sûrement collaborer jusqu'à la dernière minute avant le tournage. Clément Perron est un homme de cinéma. Je pense qu'Anne Hébert n'est pas aussi à l'aise sur un plateau de tournage que Clément. Rien n'empêche que j'aie recours à elle pendant le tournage.

J.C. - L'adaptation à l'écran d'une oeuvre littéraire vous pose-t-elle des problèmes particuliers ?

C.J. - Aucun problème parce que je travaille avec l'auteur et que nous nous entendons très bien. Travailler avec l'auteur permet de rester fidèle à l'oeuvre. C'est une garantie pour le metteur en scène.

J.C. - Vous semblez satisfait de votre collaboration avec Anne Hébert ?

C.J. - Parfaitement. Tout se passe dans une complicité diabolique.

MON ONCLE ANTOINE

L'inconvénient avec un film comme **Mon Oncle Antoine**, c'est qu'il a été précédé d'un si grand nombre d'éloges avant son exploitation commerciale que la critique serait mal venue d'en dire le moindre mal.

A quelque chose malheur est bon. En disant cela, je ne fais pas allusion aux nombreux prix qu'il a récoltés, mais je pense au sujet du film qui pactise avec la mort. Le film commence sur un cadavre pour se terminer en compagnie d'un autre. Tous ces malheurs accumulés dans le film dévoilent le bonheur de réaliser d'un Claude Jutra en pleine forme. C'est sans conteste le film le plus achevé de Jutra jusqu'à maintenant.

Aurait-on affaire à un mélo bien fait ? Serait-ce une tragédie aux allures de classique

grec ? Nenni. Il s'agit tout simplement d'une chronique 'impressionniste', dans ce sens que le récit avance d'une façon linéaire et dévoile la vie d'un village minier en cueillant ici et là des impressions le long de son parcours.

Impressions de misérabilisme, de joles furtives et de colères rentrées. On découvre peu à peu, avec la complicité de nombreux panoramiques, ce paysage intérieur dans un désert de neige et d'amiante vers les années '40. Par exemple, on apprend, après un long temps seulement, que les enfants, résidant chez **Mon Oncle Antoine**, sont des orphelins...

Un pan de vie grignoté par la mort.

Tout le film semble répondre à cette enseigne.

Le début ne laisse aucun doute là-dessus.

Atmosphère terne avec ses montagnes de grisaille d'amiante. Un camion qui semble refuser de continuer à vivre. Un camionneur qui désespère de vivre sous les menaces d'un contremaître qui l'engueule dans une langue qu'il ne comprend pas. La levée du corps avec l'embaumeur. La caméra ne nous fait même pas grâce des détails lugubres. Avant de fermer le cercueil, on arrache difficilement le chapelet aux doigts raidis, sans oublier l'extraction de la chemise d'apparat qui pourra servir à d'autres.

Ce contact avec la frigidité d'un mort prélude à la froidure de l'hiver qui force les gens à prendre de 'l'eau-de-vie' comme pour oublier cette mort lente d'une saison qui oblige les gens à se terrer dans leurs demeures.

Un matin qui sort péniblement de l'engour-

dissement de la nuit au magasin général. Le départ pour les chantiers de Jos Poulin. Il ne sera même pas là pour assister à la mort de son fils. Jos abandonne la mine, femme et enfants pour trouver une liberté illusoire, parce que, après tout, la vie de bûcheron se présente plutôt comme une vie de réclusion.

Cette description un peu détaillée du prologue veut sans doute nous impressionner sur le climat dans lequel baigne le film et où vont se débattre les personnages. Tout cela avec une lenteur calculée comme une maladie qui hésite à s'emparer d'un dernier souffle.

Ce n'est pas très gal, direz-vous. Le film pourrait répondre : à qui le dites-vous ? Mais il y a la tranche de vie qui dure près de deux heures avec sa trousse de passions qui ne consentent pas à mourir si facilement.



Dans ce matin qui se remet assez mal des attaques de la nuit au magasin général, Fernand, le commis, sent naître un désir envers la femme d'Antoine. Il est vrai que tout se présente en coup de théâtre. N'apparaît-elle pas en robe de nuit dans le grand escalier comme sur la scène d'un music-hall ? N'affiche-t-elle pas un brin de coquetterie en fermant avec application l'ouverture de sa robe ? Suivront un certain nombre de distractions dans le compte des factures de notre soupirant qui ne laisse pas d'additionner tout haut : occasion provoquée pour recevoir les doux reproches de cette nouvelle conquête. Les séquences humoristiques viennent décontracter l'atmosphère qui se balance entre la vie et la mort.

Au chapitre de l'humour, on peut remarquer un autre coup de théâtre raté, mais drôle. Nous sommes toujours au magasin général. On sait qu'un magasin général, dans un village, c'est une foire à peine miniature. Une sorte de théâtre populaire du pauvre. Les gens vont et viennent. Quelques-uns s'y attardent, mine de rien, histoire de passer le temps et de voir ce qui se passe avec les gens. C'est blentôt Noël. La grande vitrine se doit d'être décorée. On s'affaire derrière le rideau. Tout semble prêt. Des badauds attendent le lever du rideau. Catastrophe ! Il ne glisse pas comme prévu ; il tombe d'une façon peu esthétique sans oublier de bousculer choses et gens sur son passage.

Il y a aussi ce petit déjeuner du servent de messe avec les ingrédients du bord, le tout arrosé de vin. Et le curé qui remet ça à même la bouteille, après la messe.

A verser au dossier de l'humour noir la poursuite de Carmen par Benoît pour fin de séduction à travers les cercueils. Séquence qui se termine d'une façon tragique.

Arrêtons-nous sur un épisode du film pour surprendre la maîtrise de Claude Jutra. Ce fragment comprend l'aller et le retour de Benoît et de son oncle, en quête du corps du jeune Poulin décédé. Ici, le réalisateur joue

sur le contraste pour nous communiquer des sentiments qui en disent long sur l'univers intérieur de Benoît.

Un départ empreint d'une certaine joie pour lui. Un retour marqué du sceau de la désillusion, voire même du mépris.

Benoît demande à sa tante la permission d'accompagner son oncle à la place de Fernand. Permission accordée. Le but n'a rien de très gai, mais la confiance qu'on lui témoigne lui donne des ailes. De l'aventure, quoi ! Ajoutez à cela Noël qui approche et le tout se donne des airs de promenade poétique. Photographie superbe du traineau sur la neige bleutée. Il y a bien l'oncle qui vide bouteille sur bouteille. Peu importe, puisque cela sert d'occasion au garçon à prendre les rennes en mains. Ça fait chaud au cœur de se sentir un homme, quand on fréquente le désarroi de l'adolescence.

Le retour prend une autre tournure. La route se répète, mais ne se ressemble plus. Le froid semble s'imposer davantage. Le paysage devient plus sombre. Les plans se découpent généreusement, mais l'itinéraire paraît interminable. Benoît veut accélérer pour échapper au gel envahissant. La boîte-cercueil tombe. Impossible de la remettre en place. L'oncle, ivre-mort, n'est plus d'aucune utilité. Au contraire, ce dernier a tout juste la force d'avouer qu'il a raté sa vie en exerçant un métier qu'il déteste. Pour mettre un comble à ses désillusions, le retour à la maison lui jette en pleine face les jeux amoureux de sa tante avec le commis. Et il lui faut repartir à la recherche du corps égaré en compagnie de Fernand.

Au beau milieu de cette expédition, il y a eu la découverte de ce curieux métier qui consiste à manipuler les cadavres, avec un oncle qui, sous prétexte de lutter contre le froid, s'enivre pour tromper sa peur de la mort. Il y a eu ce contact avec un jeune homme dont les pieds glacés vous donnent le

frisson... cet oncle qui avale à grands coups de fourchette un copieux repas avant d'accomplir son sale boulot, qui, normalement, devrait décourager l'appétit le plus tenace... l'indifférence de la jeune fille... la fatigue... la peine de la mère... Le tableau prend une autre coloration.

Tout cela est rendu sans grand renfort de dialogues. Place à l'image et à un montage éloquent.

Même si on hésite à marcher sur la piste du réalisateur au début, parce que tout cela paraît un peu trop 'québécois', à partir de ce moment, on marche sans penser aux traces. On pourrait reprocher à Claude Jutra la longueur de son film (il dure près de deux heures), mais à la réflexion, pour arriver à saisir l'amplitude tragique de la dernière partie, on a besoin de connaître tous ces détails concernant les faits et gestes de Benoît et de son entourage. J'ai l'impression que Jutra a voulu des personnages incarnés. Des gens de chez nous, issus de la glèbe et de la mine. Et si on accepte la linéarité de la chronique, plus rien ne nous paraît inutile. Force m'est d'avouer que j'en suis arrivé à cette conclusion après un certain temps de réflexion. Mais un film qui apprivoise la réflexion, c'est déjà un bon point pour lui. On ne pourrait pas en dire autant d'autres films canadiens qui se contentent d'un humour à fleur de vulgarités et de galéjades.

Tout le film est vu à travers les yeux étonnés de Benoît, un adolescent parmi tant d'autres. Il n'a pas l'air d'un adolescent de cinéma. Il ne fait pas joli. Un poignet dans le plâtre. Merveilleuse excuse pour s'exempter des corvées lourdes. Espiègle comme il se doit, il éprouve plus que de la sympathie pour Carmen plus ou moins adoptée par son oncle. Il hante tout le film. Quand il n'est pas au premier plan, on le retrouve à l'arrière, toujours en train de reluquer.

Se sentant devenir le successeur du commis, il scrute ses moindres faits et gestes, dans sa logique d'imitateur. Le commis n'en

treprend-il pas de séduire la patronne que Benoît songe à une semblable entreprise avec Carmen. Sous l'oeil complice de Fernand et de Carmen. A preuve, la fleur qu'il faudra cueillir sur la poitrine de cette dernière qu'il pourchassera plus tard à travers les cercueils.

La curiosité sexuelle le poussera à assister en cachette à l'essayage de corset d'Alexandrine qui ne laisse pas de provoquer maints commentaires sur son passage au magasin général. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle ne passe pas inaperçue aux yeux de notre adolescent.

Il découvre que son oncle est un pauvre ivrogne qui désirait s'occuper d'un hôtel aux Etats-Unis, mais que sa femme, qu'il 'a trouvée', il y trente ans, l'a dominé au point qu'il est devenu un entrepreneur de pompes funèbres, alors qu'il a la frousse des morts. De plus, l'oncle se rend compte des manoeuvres de sa femme avec le commis. Pour toutes ces raisons, il confie ses problèmes à l'alcool.

Benoît conteste la distribution des cadeaux du patron de la mine en lui lançant des boules de neige. Cette distribution de bas de Noël en pleine rue est une charge contre le paternalisme du patronat qui veut se donner bonne conscience, sans avoir à augmenter les salaires. Jutra situe son film au pays du Québec, il n'y a pas très longtemps. Il laisse entendre qu'aujourd'hui... A bon entendeur, salut!

A son retour du fameux voyage aux déceptions, sa petite amie Carmen qui, lui assure-t-on, a attendu longtemps son retour, ne lui offre qu'un sommeil obstiné, malgré ses efforts pour la réveiller.

Mort de fatigue, il est pris d'assaut par un rêve érotico-funèbre habité par la plantureuse Alexandrine. A cet adolescent déçu jusque dans ses amours, la vie s'offre comme un funèbre cauchemar. Très réussie cette séquence rêvée. On se souvient des rêves des protagonistes de **Wow**, ils sont parmi mes melli-

leurs souvenirs cinématographiques dans ce genre. On sait que Jutra est allé à bonne école. Il a fréquenté ce créateur de génie qu'est McLaren. Il serait intéressant d'explorer avec Jutra le pourquoi des rêves fantasmagoriques dans ses derniers films. Je ne fais que soulever le problème pour tenter un éventuel psychologue.

Le plan fixe de la fin nous laisse peut-être entendre que Benoît ne marchera pas sur les traces de son oncle. Je dis peut-être, parce qu'une fin de ce genre peut s'interpréter de diverses manières. C'est une finale ouverte... Ainsi Benoît peut-il affirmer avec **Zazie** à la fin de cette journée trop remplie qu'il a beaucoup vieilli...

Je m'en voudrais de ne pas souligner cette séquence où l'on voit Madame Poulin, épuisée, veillant sur la maladie de son fils. On y trouve un sens de l'observation qui ne néglige pas le détail. Les enfants qui ne comprennent pas le tragique de la situation s'amuse à l'entour du lit. La mère sort de sa somnolence et profite de l'occasion pour leur signifier qu'il ne faut pas déranger le repos du grand frère. Comme elle s'apprête à déposer un linge humide sur le front du malade, un cri nous apprend que la vie s'en est allée... Une ellipse de cette qualité dramatique, c'est du grand art.

Dans l'ensemble, le jeu des acteurs apparaît correct, si l'on essaie d'oublier les difficultés de la post-synchronisation. On parle de performance au sujet de Jean Duceppe. Il

joue bien. Sans plus. Un rôle bâti à sa mesure. Ce grand acteur me donne l'impression de s'être enfermé dans un registre restreint avec des tics qui semblent trahir un bégaiement qui se déguise à travers une diction volontairement saccadée. Qu'il joue aux rois au théâtre comme dans le **Becket** d'Anouilh et l'on se rend compte de ses limites.

Lionel Villeneuve et Hélène Loiselle (M. et Mme Poulin) sont aussi à l'aise dans un désenchantement qui a peine à se résigner que dans la **Marilou** de Tremblay.

Olivette Thibault, dans le rôle de Madame Antoine, assume ce curieux mélange de coquetterie et d'autoritarisme avec l'ostentation de la conviction.

Même Claude Jutra se tire bien d'un rôle assez ingrat. Au début, on est tenté de le voir remplacé par un autre. Peu à peu, on l'accepte au profit de son personnage.

La palme revient à Jacques Gagnon dans le rôle du jeune Benoît. Dire qu'il ne joue pas mais vit son rôle, c'est rendre hommage, par la même occasion, au réalisateur qui a su créer l'ambiance nécessaire pour que Jacques Gagnon puisse vivre son rôle. Il passe du rire au tragique avec le naturel déconcertant de l'enfance.

En ai-je trop dit? Pas du tout. Allez voir **Mon oncle Antoine** et vous en apprendrez beaucoup plus.

Janick Beaulieu

COMPLETEZ VOTRE COLLECTION **séquences**

Numéros disponibles

14 — 15 — 16 — 22 — 24 — 30 — 31 — 32 — 34
35 — 36 — 37 — 38 — 39 — 40 — 41 — 42 — 43
44 — 45 — 46 — 47 — 48 — 49 — 50 — 51 — 53
54 — 55 — 56 — 57 — 58 — 60 — 61 — 62 — 63
64 — 65 — 66

Chaque exemplaire : \$0.75
4635, rue de Lorimier, Montréal 178